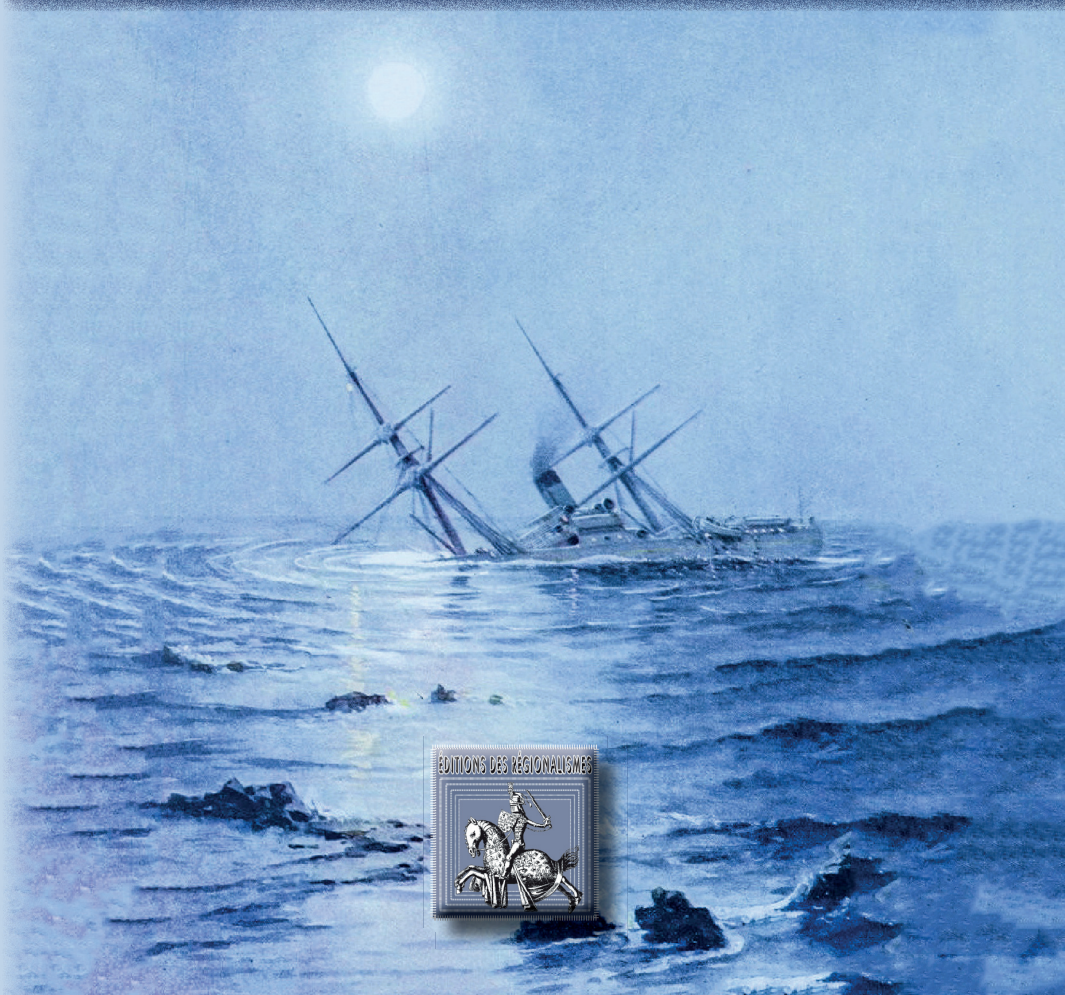
CHARLES LE GOFFIC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES PIERRES VERTES

PRÉSENTATION DE JEAN ANDRÉ LE GALL



ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES

Même auteur, même éditeur :





Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain
Pour la présente édition :
© EDR/ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES ™ — 2013/2019
EDR sarl : 48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.8240.0003.9

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

CHARLES LE GOFFIC

LES PIERRES VERTES



PRÉSENTATION

Le roman *Les Pierres vertes* (1931) occupe une place particulière dans l'œuvre de Charles Le Goffic (1863-1932). Il est le seul à avoir été publié du vivant de son auteur avec la mention honorifique « DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE » figurant sur la couverture. Les deux autres ouvrages à bénéficier de cette mention parurent après sa mort : *La Rose des sables*, recueil d'articles qui rendent compte de son voyage-pèlerinage en Afrique du Nord sur les traces du père de Foucauld ne put paraître que grâce au précieux concours de Charles Chassé ; quant à *Brocéliande*, ouvrage qu'il avait en projet depuis longtemps, c'est son ami et collaborateur Auguste Dupouy qui, s'aidant de ses notes et de ses brouillons, termina l'œuvre qu'il avait laissée inachevée.

L'intrigue des *Pierres vertes* tente d'élucider l'énigme du dramatique naufrage du *Richmond Castle*, en 1920, sur ces récifs situés entre l'île d'Ouessant et celle de Molène. Ce fut la brume qu'on en rendit officiellement responsable, mais, selon le témoignage de certains îliens, il n'y avait pas de brume cette nuit-là sur la mer qui était calme. La vérité est donc à chercher ailleurs...

Dans une lettre-préface, Charles Le Goffic prend soin d'avertir son lecteur qu'il a utilisé dans son roman une technique innovante (qu'il avait déjà expérimentée dans une nouvelle de *Passions celtes* : « Le cheveu

d'or »). Il s'agit de proposer deux niveaux de lecture : en filigrane d'une version peu vraisemblable des faits qui met en scène des personnages surnaturels, s'esquisse une autre version presque aussi incroyable mais ô combien plus effrayante. La vérité serait en effet à rechercher dans la déposition, pourtant incohérente, d'un des trois rescapés, qui l'a fait passer pour fou et interner.

Pour ce faire, Charles Le Goffic met en scène un savant anthropologue, Max Lebeau, qui séjourne à Molène pour y étudier le folklore des insulaires et en particulier celui qui concerne les morgans et les sirènes. C'est lui qui a fait venir son filleul en lui suggérant qu'il devait exister une vérité cachée de ce naufrage.

Ce filleul est un curieux personnage qui, durant la guerre 1914-18, a officiellement collaboré avec l'*Intelligence Service* en tant qu'interprète. Mais curieusement son parrain évoque ses talents « d'ancien agent de liaison » de ce service qui, depuis la fin des hostilités, a été rattaché à *Scotland Yard*. Sans doute y a-t-il gardé certaines relations qui lui permettront d'obtenir certains renseignements plus ou moins confidentiels et pour dissiper toute ambiguïté sur le sens de ses investigations.

On ne peut évidemment pas ne pas rapprocher le naufrage de ce roman de celui, bien réel, du *Drummond Castle* en 1896 : tous les deux se sont déroulés à vingt-quatre ans d'intervalle au même endroit, les Pierres vertes, la même nuit du 16 au 17 juin, à la

même heure : vingt-trois heures ; avec la même rapidité : trois minutes. Dans les deux cas il n'y a eu que trois rescapés. Dans ces conditions, on s'interroge : pourquoi une fiction plutôt que la réalité ? Et pourquoi ce décalage ?

À la fin du XIXe siècle, l'Angleterre et la France s'affrontent sur le terrain colonial, en Égypte et au Soudan. C'est la capitulation de Fachoda qui évitera que la situation ne dégénère. L'Angleterre ne se contente pas de ces lointains conflits coloniaux. Charles Le Goffic s'en fait l'écho, dès fin 1896, dans un article du *Petit Havre* : « L'impérialisme anglais menaçait la France non seulement dans ses colonies, mais jusque dans les îles du littoral. Le naufrage de *Drummond Castle* allait leur donner le moyen d'augmenter leur pression. La générosité dont ils firent preuve à l'égard des îliens de Molène et d'Ouessant en reconnaissance de leur dévouement parut plus que suspecte ». La construction d'une flèche sur le clocher de l'église d'Ouessant pouvait constituer un excellent amer, la citerne de Molène devait permettre le ravitaillement d'une escadre ; quant à la construction d'une jetée dans le port de Lampaul à Ouessant, elle aurait pu constituer une bonne base opérationnelle si elle eût été mieux orientée.

Dès 1900 parut *Les Renards*, roman de Charles Audic, qui traitait du naufrage du *Traveller*, navire anglais parti du Cap en Afrique du Sud, comme le *Drummond Castle*, et qui, comme lui, avait fait escale à Las Palmas. Après l'incontournable récit du naufrage,

l'auteur privilégiait l'île d'Ouessant où les Anglais ne tardèrent pas à faire leur apparition pour enquêter sur les circonstances du drame et récompenser généreusement les sauveteurs. Puis nous sommes transportés un bon mois après les événements : la persistance de certains Anglais à demeurer sur l'île sans raison évidente paraît de plus en plus suspecte aux autorités. On en vint même à imaginer que le naufrage avait été programmé pour leur permettre de prendre pied sur ces îles stratégiques qui contrôlent les passages entre la Manche et l'Océan atlantique ainsi que les entrées et les sorties du port militaire de Brest. Quand le gouvernement français se décida enfin à intervenir, les suspects avaient mystérieusement disparu...

En 1898, année où il co-fonda l'*Union Régionaliste Bretonne*, Charles Le Goffic fit paraître *Morgane*, roman qui anticipait un rapprochement idyllique de la Bretagne avec les membres britanniques de la diaspora celtique : les Gallois, les Irlandais et les Écossais ; il y célébrait leurs initiatives et leurs efforts pour imposer face à l'Angleterre leurs identités.

L'année suivante, une invitation à participer aux festivités de l'*eisteddfod* de Cardiff vint calmer quelque peu son enthousiasme. Plus tard la création d'un *Parti National Breton* et ses premières manifestations, alors que l'on s'apprêtait à célébrer à Rennes l'union de la Bretagne et de la France, allaient lui ouvrir les yeux sur les arrière-pensées autonomistes de certains de ses compatriotes. Mais c'est la guerre 1914-18 et le

ralliement des Anglais à la cause française qui devait le convertir à l'anglophilie. Du coup il ne put que condamner la révolte des indépendantistes du *Sinn fein* irlandais. Dans un article de 1917 intitulé « Les dessous de la rébellion irlandaise », Charles Le Goffic dénonce les relations des « rebelles » irlandais avec l'ennemi allemand, favorisée entre autres par le double jeu de professeurs allemands Kuno Meyer et Karl Zimmer venus enseigner la philologie celtique en Irlande. Ils en profitaient pour soutenir et encourager cette opposition à l'Angleterre. En effet en agissant ainsi, les « rebelles » servaient surtout les intérêts de l'Allemagne.

La victoire de 1918 et la sévère répression que l'Angleterre infligea à ses ennemis de l'intérieur ne réussirent pas à les désarmer. La terrible vérité suggérée dans *Les Pierres vertes* en est la parfaite illustration.

C'est ainsi qu'un roman qui eût sans doute été très critique envers les Anglais s'il avait été écrit avant les hostilités, leur devient plutôt favorable après, en dénonçant les attentats terroristes auxquels pouvaient se livrer les révolutionnaires irlandais. Aussi n'est-ce pas un hasard si le kayak de l'énigmatique Trompilh a pour nom *Erinny* qui, s'il évoque le nom poétique de l'Irlande, renvoie aussi aux Erinnyes, ces impitoyables déesses de la vengeance qui s'acharnèrent sur le malheureux Oreste, coupable du meurtre de sa mère Clytemnestre.

Ce roman soulève une dernière interrogation : pourquoi ce choix de Molène, l'*Enez bihan* (la petite île)

des Renards plutôt qu'Ouessant ? Charles Le Goffic nous en fournit lui-même la réponse : l'île d'Ouessant avait déjà séduit François-Marie Luzel, infatigable collecteur de gwerziou et de soniou, Anatole Le Braz (*Le Chant de la sirène*) et André Savignon qui obtint le prix Goncourt pour *Filles de la pluie*. C'est pourquoi d'une excursion à Ouessant et Molène en septembre 1910, Charles Le Goffic ne retiendra, dans un article de 1923 pour *La Bretagne touristique*, que la seconde escale. Il révélait ainsi à ses lecteurs une île que, jusque-là, sa voisine avait injustement éclipsée.

L'éclaircissement du naufrage du *Richmond Castle* dans *Les Pierres vertes* apparaît donc plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. En rassemblant tous les indices disséminés à travers le récit pour reconstituer le puzzle des événements, une terrible vérité se dessine qui ne peut être que condamnée. Si *Morgane* avait été le roman du rêve panceltique de Charles Le Goffic, *Les Pierres vertes* nous dresse le bilan de son réveil brutal et de ses désillusions.

Jean André Le Gall

LETTRE-PRÉFACE

À Madame Jean Dornis

Madame,

De hardis novateurs ont décidé de porter le subconscient à la scène. Pour ce faire, ils doubleront le texte parlé d'un texte muet, mais muet d'une certaine façon, puisqu'ils se flattent d'y éveiller, d'y rendre perceptibles, par le jeu de touches mélodiques et lumineuses savamment distribuées, toutes sortes d' « harmoniques » et de dissonances insoupçonnées ; autrement dit, sous le sentiment exprimé, ils espèrent que se dégageront, s'ébaucheront, affleureront à l'esprit du spectateur une foule d'autres sentiments qui lui demeuraient jusqu'ici étrangers. Et ce sera le théâtre polyphonique, le théâtre de demain, — le théâtre de l'homme complet, sens, conscience et subconscient mêlés, comme dans la vie.

Mais pourquoi cet art subtil, dont les tentatives souvent heureuses de Gaston Boty permettent de prendre mieux qu'un simple avant-goût, le roman n'essaierait-il pas d'entrer dans ses voies ou plutôt de le faire entrer dans les siennes ? Il faudrait seulement qu'il l'accommodât, à sa formule et à ses moyens, qui sont limités. Mais qui l'empêcherait, par exemple, comme ici, de conduire deux actions superposées, l'une extérieure, visible, écrite, l'autre à peine indiquée et comme en filigrane dans le texte ? Je conviens que l'espèce est assez mal choisie pour une démonstration de ce genre, qu'il y faudrait autre chose